

## Un exil Bulgare. Un entretien avec Julia Kristeva

Julia Kristeva, Alexandre Lévy

---

**Citer ce document / Cite this document :**

Kristeva Julia, Lévy Alexandre. Un exil Bulgare. Un entretien avec Julia Kristeva. In: Hommes et Migrations, n°1205, Janvier-février 1997. Migrants, réfugiés, Tsiganes, d'Est en Ouest. pp. 110-114;

[http://www.persee.fr/doc/homig\\_1142-852x\\_1997\\_num\\_1205\\_1\\_2899](http://www.persee.fr/doc/homig_1142-852x_1997_num_1205_1_2899)

---

Document généré le 17/01/2018

# UN EXIL BULGARE

*Kristeva «l'étrangère». les «mystères» Kristeva... ces mots n'ont cessé d'ac-*

**Un entretien avec Julia KRISTEVA**

**Hommes & Migrations.**

➤ *Bulgarie ma souffrance est un tableau sans complaisance de la Bulgarie posttotalitaire ; c'est aussi un condensé de*

*l'histoire des Balkans. Vos portraits de Bulgares d'aujourd'hui sont, de même, très crus, presque cruels, mais touchants à la fois ; vous écrivez à leur sujet : « Vos compliments sont des reproches, vos remerciements ressemblent à des revendications... »*

**Julia Kristeva** ➤ J'ai l'impression que les Bulgares sont déprimés et blessés, qu'ils se sentent rejetés par l'Occident tout en étant dans l'incapacité de développer une réaction autonome positive autre que la plainte ou le cynisme. Cela donne lieu soit à une débâcle économique, soit à des mafias et à un immense vide moral creusé par le communisme. Mais je me demande quelle est la part de responsabilité de l'orthodoxie dans la formation de l'individu...

➤ **D'une certaine façon, la Bulgarie n'a jamais quitté vos textes. Ici elle est enfin nommée, ce texte au titre vocatif lui est comme adressé. Le chemin a été long...**

➤ Connaissez-vous le texte de Thomas Mann, *Allemagne, ma souffrance* ? Sans faire le parallèle entre le fascisme et ce qui se passe maintenant en Bulgarie, c'est un livre né en réponse à une crise et à une débâcle que Thomas Mann a voulu voir à la fois du dedans et du dehors, ce que pour ma part j'ai toujours essayé de faire.

Il est vrai que j'ai toujours fait allusion à mon origine bulgare de manière assez pudique. La chute du communisme a en quelque sorte « désuniversalisé » la

*compagner. sinon de définir. la personnalité et l'œuvre de Julia Kristeva. De même. cette femme a toujours revendiqué une position intellectuelle à la fois « dehors et dedans » qui lui a permis le tour de force de révolutionner la pensée française de l'intérieur tout en lui étant étrangère. Dans l'entretien qui suit. nous avons choisi le texte Bulgare. ma souffrance comme un ( nouveau ? ) point de départ pour aborder de nombreux autres sujets concernant l'exil. les langues. les Balkans. les religions. mais aussi la France et son propre travail.*

originaire en quelque sorte ; elle apparaît en tant que telle. Il y a eu aussi des événements familiaux récents, comme la mise à mort de mon père dans un hôpital bulgare, qui ont donné lieu à mon livre *Le Vieil Homme et les loups* et qui ont rouvert une plaie. La Bulgarie, que j'essayais d'oublier, en ne pensant qu'à mes parents, à partir de cette histoire-là, je ne peux plus l'oublier... Toute la barbarie et l'effondrement moral de ce pays me sont clairement apparus lors de l'hospitalisation de mon père : quand on hospitalise quelqu'un pour lui faire subir des expériences biologiques au lieu de l'opérer, quand on ne lui donne pas de médicaments parce que les personnes âgées n'y ont pas droit... c'est évidemment une horreur. Tout cela a convergé avec l'invitation à écrire quelque chose à l'attention du public bulgare ; j'ai donc été conduite à nommer le destinataire. Mais je ne prétends ni raconter toute ma relation avec la Bulgarie ni analyser à fond ce sur quoi j'essaie quand même de lever le voile, à savoir la responsabilité des formations religieuses.

➤ **Vous avez en effet beaucoup à dire quant au rôle de la religion orthodoxe dans la formation de l'individu.**

➤ Le propre de l'église orthodoxe en Bulgarie est d'avoir toujours été du côté du pouvoir communiste ; la résistance par la foi ne s'est manifestée que d'une manière très personnelle et pas comme en Pologne, où l'église catholique a joué le rôle que l'on connaît. Il existe donc en Bulgarie une identification entre

Illustration non autorisée à la diffusion

D.R.

pouvoir séculaire et pouvoir politique. Cette fusion, qui avait tout son sens au Moyen Age, a, par la suite, donné lieu à des soumissions spirituelles et politiques qui ont abouti au nationalisme. A cela s'ajoute la place de l'individu dans la religion orthodoxe, c'est-à-dire sa très difficile, voire impossible, autonomisation : la séparation de l'individu de la masse et de son Dieu. Pour l'instant, tous les travaux qui concernent l'orthodoxie essaient de la « positiver » en y voyant une forme de résistance : ceci n'est pas essentiel bien que ce soit important ; en revanche, ce qu'on n'a jamais dit, c'est le handicap que l'orthodoxie représente, notamment dans les processus d'émancipation du sujet.

Je garde depuis mon enfance, par mon père qui était très croyant, une image sublime des états mystiques de l'orthodoxie... mais je la crois aussi responsable en grande partie du national-fascisme serbe et du nationalisme russe.

*« Je crois la religion orthodoxe responsable en grande partie du national-fascisme serbe, du nationalisme russe.*

*Ces réactions, tout en s'appuyant évidemment sur le désastre communiste, ne partent pas de rien. »*

Ces réactions, tout en s'appuyant évidemment sur le désastre communiste, ne partent pas de rien. Cette partie de mon argumentation n'a pas été très bien perçue en Bulgarie... On n'ose pas regarder dans la structure interne

de la religion sous peine de passer pour un laïc obtus ou un rationaliste débile.

Pour ma part, je prends très au sérieux les constructions religieuses qui structurent les individus à leur insu, même quand ils ne sont pas croyants et qu'ils vivent dans la mentalité formée par leur religion. On peut analyser les diverses structures psychiques imprimées par les différentes religions ; et celles de

l'orthodoxie ont leurs avantages, notamment les extases mystiques, mais aussi leurs handicaps, qui me paraissent rédhitoires à l'heure où la compétitivité, l'autonomie, l'individuation sont sollicitées. Nous vivons dans un monde de la libre concurrence, de la libre circulation des capitaux, de démocratie et de liberté que l'on va peut-être un jour dépasser... Mais avant d'y arriver,

faut-il en passer par les mafias, qui sont les formes exacerbées et caricaturales de cet individualisme ?

➤ **Votre lecture de l'orthodoxie expliquerait en partie cet attachement subit des peuples et ethnies des Balkans - au demeurant imprégnés de paganisme et de folklore - pour leur religion respective, devenue un miroir de leur identité sinon une revendication de guerre. Ceci nous ramène plus loin dans l'histoire des Balkans : à la scission de l'Empire romain, au IV<sup>e</sup> siècle, et à la naissance de cette frontière mythique et mouvante qui, en Europe, séparerait définitivement l'Occident de l'Orient... A l'heure de la construction européenne, ce constat n'est-il pas un poids terrible pour ces populations qui sont restées du « mauvais côté » ?**

➤ Si ; d'autant que ces peuples croyaient que tout cela était dépassé, que l'on vivait dans la laïcité au moins depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, alors qu'il y a des pesanteurs qui sont difficiles à traverser. Je crois qu'il faut les prendre au sérieux.

C'est une question qui m'obsède. Je ne sais pas encore ce que cela va donner, mais mon prochain roman sera autour de l'exil - le dernier (*Possessions*) traitait de la souffrance féminine - et se déroulera au temps des croisades... Je crois qu'on en est là. L'Europe pliée que les croisades avaient essayé d'une manière très brutale d'agglomérer, évidemment sans succès. Aujourd'hui quelque chose se réveille qui concerne ce partage en deux blocs.

➤ **Venons-en précisément à l'exil, qui est un thème majeur dans votre œuvre. Vous en parlez comme d'une résur-**



rection, une révélation et presque une invention de soi.

➤ L'exil, c'est une tragédie et c'est aussi un salut. Il faut essayer de ne pas oublier les deux versants ; si on en oublie un, je crois que l'on se trompe. C'est une douleur : la perte des racines, d'une certaine « naturalité » - l'élément matricide et ce que cela représente -, et en même temps c'est une attitude de distance à l'égard de tout, aussi bien de soi que de l'accueillant. C'est un lieu de vigilance. Depuis les sophistes, tous les philosophes se sont demandés où on est quand on pense. Pour ma part, je crois qu'on est en exil.

➤ A travers la langue, l'évocation de la mémoire et de l'histoire, c'est la question de l'identité qui est soulevée. Vous rêvez d'une nouvelle identité nomade et cosmopolite, à cheval sur plusieurs langues et cultures. Mais, entre enthousiasme et souffrance, c'est aussi une identité qui produit ce que vous appelez des « *monstres de carrefour* », nés de l'impossible réconciliation et de l'exaspération des autochtones.

➤ J'essaie surtout d'être réaliste. Je vois que l'humanité nomade et cosmopolite est numériquement de plus en plus prépondérante. Je rentre des Etats-Unis, où j'ai été étonnée de voir combien New York est devenue une ville noire et métissée. Je crois que c'est un avant-goût du III<sup>e</sup> millénaire. Nous allons vers ce type d'humanité nomade et mélangée. Je ne l'invente pas, je ne l'appelle pas de mes vœux : c'est un constat. Est-ce un malheur ou un espoir ? J'essaie de me placer dans l'optique de l'espoir. Je vois très bien les pertes que cela inflige : une certaine conception de l'humanité, qui a su s'abriter dans le maternel, dans le sol, et même dans la langue nationale en se creusant une identité, est en train d'être mise en cause. Un certain nombre de productions culturelles dues à la sérénité de cet enracinement ne seront probablement plus possibles, ou, en tout cas, seront de plus en plus marginalisées.

La contrepartie de tout cela étant la violence et la brutalité, il y a de quoi être inquiet devant cette sorte de déshumanisation qui conduit au mépris de

l'autre. Mais, en même temps, on assiste à l'amorce d'autre chose, à la naissance d'une individualité poly-

phonique ; il existe peut-être une culture issue de la migration, qui serait la culture de la polyphonie. On ne peut que la prévoir... mais il faut prendre au sérieux cette évolution.

➤ C'est sur un tout petit îlot que vous vous situez pour observer l'humanité ; un îlot qui peut être, de surcroît, submergé à tout moment par la souffrance née de l'éloignement, du déracinement, des souvenirs du passé...

➤ Mais aussi par l'accueillant, qui se trouve enraciné dans son identité et qui vous considère comme

un élément allogène dont il n'a pas forcément envie... Donc, vous êtes rejeté de part et d'autre. Mais une fois l'amertume de cette situation marginale dépassée, elle représente un immense privilège, car elle vous permet d'être constamment en éveil, de ne pas s'endormir... au risque de devenir insomniaque !

➤ *Bulgarie, ma souffrance* est un texte qui participe de cet éternel mouvement d'aller-retour entre déracinement et quête des origines.

➤ Je crois que l'on n'échappe pas à ses origines. C'est même l'essence du message freudien : ce que tu a reçu, hérite-le ! L'éternel retour, la rétrospective, la recherche du temps perdu sans lesquels les origines vous rattrapent. Et en même temps je ne suis pas de ceux qui sont complaisants avec les origines ; j'essaie d'être nulle part, de vivre en utopie. Mais on ne peut pas être dans le lancer diagonal si on oublie la pesanteur, et elle est là, liée à l'histoire du pays - l'histoire politique -, à l'histoire familiale, et, en dernière instance, au rapport que nous avons avec le maternel.

➤ Ce voyage intérieur n'est-il pas indispensable ? Sinon, ne risque-t-on pas de perdre pied dans l'apaisement de l'être déraciné et migrant ? Milan



**Kundera a bien appelé son roman d'exil : *L'Insoutenable légèreté de l'être* ?**

➤ Je bénéficie d'une sorte de privilège, en ce sens que j'ai appris le français relativement tôt et que je ne me sens pas vraiment étrangère en France, bien que les Français me ressentent comme telle ; mais j'ai quand même une distance qui me permet aussi de faire ce voyage sur le français. Mon temps perdu, mes origines sont françaises aussi.

➤ Vous écriviez dans *Etrangers à nous-mêmes* : «*Nulle part, on est plus étranger qu'en France. Et pourtant, nulle part on est mieux étranger qu'en France*». Le pensez-vous toujours aujourd'hui ?

➤ L'identité française est une identité très forte, qui a été consolidée aussi bien par l'administration royale que par celle de la République, par l'éducation, le Collège de France, etc. ; ce qui fait que l'étranger n'a presque pas de place. Et ce n'est pas de Le Pen que je parle. Il y a ce qu'on appelle le gouffre : une espèce de cohésion nationale qui fait que le Français rejette sournoisement et légalement l'intrus, par le biais

du langage, notamment, de la rhétorique, des tropismes sensoriels, par l'appréciation vestimentaire, le jugement sur le faciès, les intonations de voix, toutes sortes de petits détails qui nous font comprendre que nous

sommes les intrus. Un *consensus* fixe la norme, mais aussi l'écart. On peut dire, par exemple, que tout artiste est dans l'écart, et il est souvent toléré, pour peu qu'il ne déroge pas au bon goût. Souvent l'artiste étran-

ger n'est d'ailleurs toléré que quand il a eu son panthéon *post mortem*, bien qu'il y ait des étrangers à l'Académie française comme il y eut des juifs de cour : il y aura toujours des alibis ! C'est un phénomène de rejet subtil, mais de rejet quand même. Et pourtant, je maintiens la seconde partie de ma phrase : on est nulle part mieux étranger qu'en France ; la raison en est la clarté du discours français. Cela va des clercs médiévaux, en passant par Descartes, jusqu'au rôle que le débat a obtenu sur la place publique au moment de la Révolution : tout conflit, toute crise devient objet de discussion et de clarification. On en parle à l'Assemblée nationale, dans les revues ou les journaux, d'une manière beaucoup plus violente qu'ailleurs mais aussi beaucoup plus clarifiante. Cela peut concerner le code de la nationalité, SOS-Racisme et même le phénomène

## BULGARIE, MA SOUFFRANCE

*Bulgarie, ma souffrance* est un texte qui apporte un éclairage nouveau à l'œuvre autant romanesque que théorique de Julia Kristeva, et qui répond à beaucoup de questions laissées en suspens. Etonnant, bouleversant, personnel et dense, ce texte écrit à la croisée de l'autobiographie et de l'interrogation théorique est en passe de devenir un complément essentiel à la compréhension du destin - de la ligne de vie - d'une personnalité qui, par ses idées et ses travaux sur le féminisme, la linguistique, la littérature et la psychanalyse, a marqué toute une génération d'intellectuels français et étrangers.

Un texte différent aussi, par son adresse, son ton et sa teneur : si *Bulgarie, ma souffrance* peut apparaître à ceux qui ont lu avec attention *Les Samourais*, *Etrangers à nous-mêmes* et *Le Vieil Homme et les loups*, comme un exercice prévisible, voire indispensable après la chute du mur de Berlin, il a surtout surpris par sa beauté saisissante, sa force et son honnêteté intellectuelle. Avec ce texte, paru initialement en 1995 dans la revue *L'Infini*, Julia Kristeva figure aux côtés de Seamus Heaney et Carlos Fuentes dans la prestigieuse revue *Artes* (vol. III, Mercury House et Natur Och Kultur-Suède, 1996, 150 p.)

A. L.

nomène Le Pen. Il existe des droites extrêmes dans tous les pays du monde ; si celle de France est virulente, la réaction de la République y est également plus violente. Je mise sur cette réaction de clarification.

Propos recueillis par **Alexandre Lévy**

### NOTICE BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

Etudiante de nationalité bulgare. Julia Kristeva arrive à Paris en 1966 pour y poursuivre ses études. Très vite, sa présence se remarque dans les milieux intellectuels français d'avant-garde : elle participe, entre autres, aux côtés de Philippe Sollers, à la rédaction de la revue *Tel Quel* puis à *L'Infini*. Docteur ès lettres et psychanalyste, héritière de l'enseignement des Formalistes russes (notamment de Mikhaïl Bakhtine), de Roland Barthes et de Jacques Lacan. Julia Kristeva est aujourd'hui l'auteur de nombreux ouvrages de référence en théorie littéraire, linguistique et psychanalytique. Elle partage son temps entre l'université de Paris-VII et la prestigieuse Columbia University de New York où elle est professeur associée.

### PARMI SES PRINCIPALES PUBLICATIONS :

#### ✓ aux éditions du Seuil à Paris :

*Semiotike : recherches pour une sémanalyse*, 1969 (coll. « Points », 1969).

*La Révolution du langage poétique : l'avant-garde à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle : Lautréamont et*

*Mallarmé*, 1974 (coll. « Points », 1985).

*Polylogue*, 1977.

*Pouvoirs de l'horreur. Essai sur l'abjection*, 1980 (coll. « Points », 1983).

*Le Langage cet inconnu : une initiation à la linguistique*, coll. « Points », 1981.

#### ✓ chez d'autres éditeurs

*Des chinoises*, Paris, Des femmes, 1974.

*Histoires d'amour*, Paris, Denoël, coll. « L'Infini » ; rééd. Gallimard, coll. « Folio Essais », 1985.

*Au commencement était l'amour : psychanalyse et foi*, Paris, Hachette, coll. « Texte du XX<sup>e</sup> siècle », 1985.

*Soleil noir. Dépression et mélancolie*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 1987 ; rééd. coll. « Folio Essais », 1989.

*Etrangers à nous-mêmes*, Paris, Fayard, 1988 ; rééd. Gallimard, coll. « Folio Essais », 1991.

*Les Nouvelles maladies de l'âme*, Paris, Fayard, 1993.

*Sens et non-sens de la révolte : discours direct, vol. I*, Paris, Fayard, 1996.

#### ✓ romans

*Les Samourais*, Paris, Fayard, 1990 ; rééd. Gallimard, coll. « Folio », 1992.

*Le Vieil Homme et les loups*, Paris, Fayard, 1991 ; rééd. LGF, 1996.

*Possessions*, Paris, Fayard, 1996.

# Un regard d'Est en Ouest sur l'autre Europe

**Abonnement : 260F pour un an (160F pour 6 mois)**

**Un numéro 30 F**

Diagonale Est-Ouest